

## Chapitre 3

Un dimanche de l'été 2..0

L'homme qui dort ne l'a pas entendue. Il est à noter dans la marge que nonobstant l'enchaînement des jours, son sommeil perdure.

Tous les éléments familiers de la pièce, le chevet du lit à hauteur de bête, les meubles, les cadres, les tapis, le désordre répandu sur le sol exsudent ses traces, sa résine d'homme. Ballant, la bouche déconstruite comme un qui avorte du tangage de la nuit, il souffle, gémit en vain, se laisse mordre par l'âpreté de ses sommes. Dès lors ses songes enfuis, orphelins, se logent sans fin dans les trous et les interstices des murs, se cognent, s'écorchent, traquent l'abri, rivalisent d'anxiété, se pressent en rang dans une même cavité, s'y fixent, s'y clouent, leurs auspices enlisés. Aussi la chambre sans ombre ressemble-t-elle bientôt à un vieux colombier aux cases oniriques, aux boulines bien achalandés.

Lorsqu'un peu après minuit, Bénédicte Losthal, au comble de son apologue de membres endiablés, se colétait avec ses béquilles, l'une de ces niches s'est mise à fluer. Non pas une excrétion acide, impure, mais le petit liseré séminal d'un songe énamouré. Et de fait, un rêve suiffeux et mal répertorié de Bleuène se besognait librement dans son cloaque, s'était épris de la boiteuse, de sa claudication infectieuse.

## Chapitre 4

*Le Mikvé (ou mikveh) est un bain rituel utilisé pour l'ablution nécessaire aux rites de pureté dans le judaïsme. Le principal du mikvé aujourd'hui est le rituel de purification des femmes après les périodes de menstruation ou d'accouchement. L'immersion totale du corps dans l'eau du mikvé fait aussi partie du processus de conversion au judaïsme. Certaines traditions veulent aussi que la femme juive aille au mikvé la veille de son mariage.*

Loëlle Bénédicte, d'obédience libre, heureuse, désavouant les excès de la veille, s'achemine vers le bain rituel.

Elle a renié sa fureur amoureuse. Sa boiterie ne lui a laissé qu'une gêne, un vin mauvais à la place des muqueuses. Si elle avance à présent, c'est en se pressant, en ricochant sur les jardins du vide et de leur descendance. Mais la chaleur convulsive la cherche à son insu, l'invective, inquiète sa marche. Des rues aux ombres sexuelles lui parlent encore une langue brute, un dialecte invouable.

Aussi l'été des pavés, des trottoirs ambigus, et plus haut dans le ciel cette vibration anxieuse qui imite la chair, ne l'ont-ils pas dissuadée de garder son long manteau d'homme boutonné jusqu'au col. Ainsi parée, elle se dirige vers l'entrée de la synagogue.

Il lui semble que les murs du temple, humides, fusibles, et mal conditionnés de soleil, doutant de leur

érection hors la terre, hésitent encore à lui paraître, transigent avec leur magistère ; qu'une fois rené, le monument la poursuivra pour ses maux, lâchera sur elle sa volée d'anathèmes puissants, magnétiseurs ; qu'elle n'y aura la place que d'un oiseau moqué à sang chaud. Elle pense que le temple devrait lui rendre sa visite vierge, l'éconduire, se passer d'elle. Aussi se propose-t-elle de battre en retraite.

Pourtant la peur de l'autre femme incluse en son être, pour un temps maîtrisée – Loëlle des joies trompeuses, des jouissances mystifiées, de la dynamique dangereuse –, la pousse à poursuivre sa quête. Tricheuse, vermineuse, elle la devance peut-être, la hèle, la nargue, l'attend devant le portail du bain rituel.

Elle s'avance le long d'une allée déserte, escortée soudain de tout un bestiaire de femmes à gorges âpres et à cheveux d'averse, consumées de regrets sensuels et de vieille soif : les jouisseuses virtuelles de la synagogue ont des cœurs de damier, des corps diffamatoires. Le long du chemin, Loëlle, agitée d'une angoisse, d'une pagaille de prières sous sa robe, l'enjambe, la traverse.

DÉCELER LE CORPS NU DE LOËLLE, LE CORPS LATENT, LE RENDRE A L'UNITÉ, APRÈS LA LUTTE, APRÈS L'ACCIDENT.

Elle frappe à la porte d'un petit bâtiment.

Un être de soie, de vieux velours, a tiré le verrou. Une religieuse âgée observe Bénédicte Losthal qu'elle voit pour la première fois, pour la première fois le cerne brun et doux, le visage guérissable, les peurs indues et l'illogisme des gestes, des postures. Elle se recule, silencieuse, lui cède le passage – tous ses regards ont disparu.

ICI LE BAIN RITUEL VÉGÈTE DISCRÈTEMENT POUR PURIFIER LA RETRAITE DE LA FEMME, LA VIE EN MAUVAISE PASSE ENTRE SES FLANCS INCULTES,

POUR LA PURIFIER DE L'OVULE SAIGNEUX, DÉCHU, SANS NODULE, SANS ÉTALON, QUI N'A PAS ÉTÉ RETENU ; POUR CLARIFIER LE VIDE D'UN ŒUF AU CRIBLE DE SES ENTRAÎLLES, ET SON CIRCUIT ET SON TRANSIT LÉTAL. MAIS LE BAIN S'ARME ÉGALEMENT, PROTESTE CONTRE MAINTS REGRETS ET BOUFFÉES VAGINALES, TAMISE LES DÉFAITES DE NUÉES PARIÉTALES, DE NYLON DE FŒTUS.

La petite femme introduit Bénédicte dans une première salle. Praticienne de la cure, du sauvetage du regard, elle lui parle à voix basse :

« Lavez-vous, je vous mènerai ensuite au bain rituel. »

Mais affectée d'une douleur à la nuque, elle dérobe sa face, se courbe un instant de guingois n'offrant plus à son vis-à-vis que la pelade de son crâne.

Loëlle s'agite.

Le silence douloureux, la vidange médullaire du cou de cette femme, aussitôt l'ont meurtrie. L'œil probe qui la dévisage, l'autopsie, n'en viendra-t-il pas à lui nuire ?

Elle choisit d'être simple et victime, commence son long déshabillage. Des songes sacrilèges remontent à ses lèvres qu'elle mâche comme des calmants de plâtre. Une fleur de son cerveau se dessoude. Elle suspend son manteau, s'adresse au petit être qui tente infructueusement de relever son crâne.

« Je sais, vous m'accueillez en coupable. Vous attendez patiemment pour me punir que je me dévêtisse. Voilà la femme impure, pensez-vous, voilà la chair malade. Que l'eau l'esquive, que rien ne la dégrasse ! »

Or la petite vieille ne dégageait qu'une odeur ingénue, une odeur de confiance. Quelle relation existe-t-il entre ces doutes et cette libre désertion ?

Cependant Bénédicte se concentre sur elle-même, sur ses propres doigts qui l'assailent, continuent malgré

elle de la dévêtir. Elle dégrafe sa jupe, hésite – l’habitude des jouissances n’a-t-elle pas consacré ses cuisses ? – interroge le silence de la femme, et pour se donner du courage, de nouveau l’interpelle.

« Vous me voyez marquée, frappée des immondices de l’homme. Je sais que votre cœur me ponctionne, rassie au ventre, aux orifices ! Vous répugnez désormais – n’est-il pas vrai ? – à m’immerger dans le bain rituel ainsi usinée ! »

Or la vieille courbée, en son fort intérieur, faisait effort pour redresser sa nuque.

Loëlle achève à la hâte de se déshabiller. Elle inclus dans sa mémoire l’ampoule absurde du lieu, et ce blanc hostile de la baignoire, officiant sans gestes, jamais. Elle enjambe la cuve, s’accroupit et fait couler le jet. Elle n’a ni bon ni mauvais plaisir à se baigner, à ajouter de la vacuité dans son cœur.

L'HÔTESSE LÈVE VERS ELLE SES YEUX AFFADIS DE BONNE VOLONTÉ. LOËLLE SE TAIT.

C'EST ALORS, DANS CETTE TRÊVE MAL CIRCONSCRITE ENTRE ELLES, DANS CE DÉLAI INFIME, QU'UN GÉNIE, UN BRANLE OPTIQUE SENTANT SA FABLE, SON MAL SAUVAGE, SON MAL SATIRIQUE, UN PHÉNOMÈNE VIOLENT DE CATARACTE, D'ICHO-REUSE AVALANCHE, PISSANT DU PLAFOND, S'EST PRODUIT.

*Loëlle, pour le moment, s'absorbe encore sous le jet d'eau trop cuit qui la berce, l'assoupit. Elle n'a pas senti les prémices de la charge. Elle n'a pas vu, curant leur rail, la flore des fentes, le rut des lézardes impures mordre au ciment, s'insinuer lascivement sous les lés des tentures, infecter la corniche et les angles amollis de la pièce. Elle n'a pas vu, sous leur pression, la somme des lignes, des axes, des médianes qui se décrochent de la lumière, perdent l'équilibre, sonnent*

*l'exode, s'égaillent. Déjà le long des canaux de tuyauterie une miction insane, un mélange de moelle, de liquide organique, de sanie et de plâtre bourgeonne, fend les parois des tubes, bouillonne, fait explosion, déborde, met l'habitable en révolution.*

*Cette fois Loëlle Bénédicte s'érige : elle crie, verse, appelle, frappe du poing, des bras sur le rebord de la baignoire.*

Car elle sait – elle est seule à savoir – quel être se découpe, s'essore, s'évide, pend en charpie par les fissures, les creux perdus des tubulures.

Une pauteur géante l'atteste : son amour mort, son image lige et privative, le mythe de Spinoza, ici, dans ce lieu convulsif, rejoue son sacrifice. Les tuyaux, comme des reins de fer, après l'avoir broyé, le digèrent, lâchent ses humeurs, ses fibres, ses ulcères. La canalisation, agent d'un monde contraire, la canalisation qui dans ses dogmes, sa prose perverse, commet d'affreuses affaires, s'est emparée de l'homme, du mort de là-bas, a tronçonné son jour, sa nuit, sa chair, les plis tiédés de ses vêtements, ses entrailles et son tégument. Les canaux rotent. Une pourriture violente se déverse par tous les panneaux de la pièce.

Loëlle se recroqueville.

La vieille dame dans son coin demeure immobile.

Mais des fêlures, des cassures, des perçages, sur toute la longueur endommagée des tubes, il pleut et coule un liquide opiniâtre, comme un lait nerveux, un jus de bête à cornes fêlées, seul résidu du broyat. Bénédicte a fermé les yeux, se concentre sur tout ce qui en elle est né, n'a été conçu, ne se conçoit que par le tremblement et l'effroi. L'eau de la douche l'accuse, engendre ses propres danses, ses propres mues dans une gestique morbide de ouate blanche.

Dès lors la petite vieille affable s'approche de la baignoire, offre le pommeau de son crâne à la main qui s'agite, cherche à griffer, à mutiler ses seins, son visage. Bénédicte frémit : cet os vieilli et pubescent du crâne lui servira de guide.

Loëlle est propre, son cervelet se raccorde, sa nudité s'affranchit des prestiges du corps. Elle passe dans la seconde salle, descend sans plus d'esprit qu'aux fontaines les marches qui conduisent au bain rituel.